

Zeitschrift: L'Émilie : magazine socio-culturelles
Herausgeber: Association Femmes en Suisse et le Mouvement féministe
Band: [89] (2001)
Heft: 1453-1454

Rubrik: Dossier
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Relève féministe : nécessité fait loi

Une fois éteintes les pionnières auxquelles les Suissesses doivent leurs droits civiques, le mot même de féminisme pourrait bien s'éclipser des dictionnaires, ni vu ni connu. Mais ce serait sans compter sur une relève qui souhaite emboîter le pas aux ancêtres révolutionnaires, en trouvant impératif de continuer à lutter contre les inégalités. L'équipe du mensuel suisse romand qui désormais s'appelle L'Emilie s'inscrit dans ce courant: pour nous, le féminisme n'a de ringard que la résistance qu'il suscite encore.

ANDRÉE-MARIE DUSSAULT

Dans un environnement médiatique qui escamote volontiers la dernière des cinq questions cardinales du journalisme – qui? quoi? où? comment? et pourquoi? – questionner les rapports inégalitaires entre les sexes s'inscrit clairement à contre-courant. Pourquoi une presse féministe a-t-elle encore quelques raisons d'être en Suisse romande? Est-ce parce que les femmes et leurs intérêts sont sous-représenté-e-s dans la presse en général, sauf lorsqu'il s'agit d'incarner lascivité sous forme ornementale? Peut-être, mais pas uniquement. Un journal féministe (et non pas féminin) est non seulement un espace où l'on tente de proposer d'autres modèles culturels que l'image folklorique à laquelle nous sommes habitué-e-s, il est aussi un lieu où l'on tente de décoder les métaphores sexistes de notre culture et de mettre en lumière les mécanismes qui font des femmes le deuxième sexe. Depuis ses débuts (les premiers bulletins franco-européens apparaissent vers la moitié du XIXe siècle), la presse féministe se veut un outil de réflexion, de propagation des informations, de soutien des idées et des revendications des groupes militant pour l'égalité entre les sexes. Dès lors, elle a participé à la création et à la diffusion de nouveaux concepts (violence conjugale, travail domestique, planning familial...) et elle a abordé des sujets inconnus de la grande presse. Sujets inédits qui, tôt ou tard, cependant, ont été repris par cette dernière: les droits civiques des femmes, la prostitution, l'inégalité salariale... C'est ce qui laisse croire qu'elle possède une certaine influence sur l'évolution des mentalités, malgré la modestie de ses moyens.

Qu'est-ce qui distingue la presse féministe de la presse en général? A priori, sa particularité la plus frappante est certainement la précarité avérée des ressources qui la tiennent en vie. Carences en effectifs humains, en temps et en capital financier ont été le lot des publications féministes qui ont traversé le siècle. Néanmoins, à défaut d'assurer une sécurité (et sans vouloir en faire l'éloge), la pauvreté économique, confère une certaine latitude pour exprimer le fond de sa pensée. Au moment où la presse tend à être davantage un produit industriel qu'une création intellectuelle, évoluant entre des mains capitalistes; au moment où elle est de plus en plus uniforme (l'écoféministe indienne Vandana Shiva parle de la presse mainstream en termes de «monoculture de l'esprit»), l'indépendance pure et dure est une denrée rare, menacée d'extinction, et donc précieuse. Parce que la publicité qui fait vivre les journaux contribue à forger leur identité (couvrant parfois plus de 50% de l'espace disponible, notamment dans les magazines féminins), les journaux féministes, par souci éthique et de cohérence, ont toujours soigneusement sélectionné leurs commanditaires. Ni produit commercial, ni promotrice de produit commerciaux, la presse féministe est pauvre, mais indépendante: fauchée, mais libre.

Parmi les autres constantes historiques des journaux féministes, on pourrait citer leur manque de visibilité, leur caractère éclaté et éphémère (ici, l'Emilie fait figure d'exception notable puisqu'elle fête ses nonante ans l'année prochaine; elle fait partie des rares journaux féministes qui ont survécu aux guerres et aux crises économiques) et le fait qu'ils intéressent une minorité, les féministes ayant tou-

jours représenté la part congrue de la population. Autre singularité de cette presse: elle se veut politisée, voire même endosser une certaine responsabilité sociale. Au lieu de refléter les mentalités, de renforcer et de véhiculer les idées reçues, elle entend promouvoir l'égalité et stimuler des mouvements d'opinions critiques.

Mais la presse féministe a eu, a et continuera certainement d'avoir la vie dure. Sa nature même semble la vouer à la marginalité; plus elle est politisée et revendicatrice, plus son lectorat se rétrécit. En revanche, plus elle déroge de ses idéaux, plus elle augmente ses chances de succès. La vie des stars, le courrier du cœur et les romans-photos, ces valeurs sûres traditionnellement peu exploitées par les féministes, ont incontestablement plus d'attrait que le pourquoi du droit à l'avortement en 2001. En misant sur la mode, les potins mondains et la cuisine, la presse féministe répondrait davantage aux attentes d'une majorité. Mais du coup, peut-être perdrait-elle de vue l'objectif qu'elle s'est fixé, soit le changement des mentalités. Et ce sont les idées qui les changent, ces mentalités. En cent ans, en Suisse comme en Occident, le mouvement des femmes - dont fait partie la presse féministe - a radicalement changé le statut des humaines et la configuration des rapports sociaux entre les sexes, à coups de débats. Aujourd'hui, la discussion se poursuit. (phrase de fin un peu faible: trouver quelque chose de plus catégorique) ◉



Ancien et nouveau mouvement féministe

MARTA ROCA

Pendant plus d'un siècle le mouvement féministe suisse a revendiqué la suppression d'une foule de discriminations faites aux femmes. Quelques-unes de ces revendications sont encore d'actualité... Revisiter l'histoire du mouvement féministe suisse révèle la continuité d'une lutte encore inachevée. Une lutte qui a changé de forme, de contenu et qui continue aujourd'hui à évoluer, parallèlement à la compréhension des rapports sociaux de sexe. Un regard historique est essentiel pour nous rendre compte que nous sommes les héritières d'un siècle d'action collective des femmes.

En 1896, le mouvement féministe apparaît pour la première fois comme une force politique, lors du premier congrès des intérêts féminins. C'est à ce moment que naissent la plupart des grandes associations féministes, divisées selon les deux conceptions des rapports sociaux de sexe qui existent encore aujourd'hui: la conception égalitaire et la conception dualiste. Dans un contexte de réformisme social, les premières revendiquent le droit de vote pour les femmes, alors que les secondes soulignent l'importance du rôle moral des mères pour le bien-être de la société.

Après la Deuxième guerre mondiale, la division du mouvement féministe suit celle des classes sociales. D'un côté, les efforts du mouvement bourgeois et catholique visent à faire reconnaître l'importance du travail domestique féminin dans l'économie suisse. De l'autre, on retrouve la Fédération suisse des ouvrières (FSO) qui revendique notamment l'égalité politique, l'amélioration de la condition ouvrière, le droit à l'autodétermination en matière d'avortement, la demande d'une assurance-maternité et des lieux de conseil conjugal.

Même après la Deuxième guerre mondiale, le mouvement féministe n'ose pas revendiquer haut et fort l'égalité politique. La stratégie de la «patience» ne sera fondamentalement remise en question qu'à la fin des années soixante avec l'émergence du nouveau mouvement féministe incarné par les jeunes de gauche. En Suisse romande naît le Mouvement de libération des femmes (MLF). Comme leurs préceuses, les femmes de 1960-70 continuent à être divisées entre égalitaristes et dualistes. Les égalitaristes, dont le slogan «le privé est politique» est resté, dénoncent ce que leurs ancêtres condamnaient cinquante ans auparavant: la division sexuelle du travail, la non-reconnaissance du rôle du travail domestique dans l'économie et la société, la moindre formation des femmes, les salaires inférieurs des femmes, l'interdiction du droit à l'avortement, la violence faite aux femmes.

Toutes ces revendications ont alimenté la lutte qui nous a précédées... et qui se poursuit. Les revendications d'antan sont encore sur le métier: le droit de vote est acquis, mais combien y a-t-il de femmes politiques? L'article constitutionnel sur l'égalité a été adopté il y a tout juste vingt ans, mais quelle est la proportion de femmes qui gagnent autant que leurs collègues masculins? Il y a plus de conductrices d'autobus, mais les secrétaires restent femmes. De nombreuses crèches ont été créées, mais demeurent chroniquement insuffisantes: est-ce bien ce que les féministes envisageaient à la fin des années septante? Est-il vrai que la Suisse est le seul pays de l'Europe occidentale qui ne bénéficie pas d'une assurance maternité? Les acquis sont certes nombreux, mais les questions auxquelles on aimerait pouvoir répondre différemment le sont également... ☉

Féministe, moi: jamais?

Elle s'est précipitée dans le troisième millénaire en s'investissant professionnellement comme tout le monde, au prix de ses pleins pouvoirs sur le balai et la serpillière. Elle s'est découvert des opinions, une langue pour les exprimer et trouve tout naturel d'aller voter. Elle s'habille comme ça lui chante et des enfants, oui: si elle veut, quand elle veut... Portrait en cap de la femme nouvelle qui mérite bien sûr variantes et nuances, mais présente un curieux dénominateur commun: elle n'est pas féministe... Cherchez l'erreur!

LUCIA GERMANI

Ce sont vos amies aussi bien que les miennes, et un peu vous, un peu moi aussi: Anne-Marcelline s'enflamme dès que l'on aborde – fût-ce à une distance de vingt mille lieues – son sujet de thèse, et entend bien qu'Armand prête une oreille attentive à ses progrès, doutes et revirements; hautboïste d'avenir – ce que vous seriez malvenu-e-s d'oublier. Bathilde s'incline devant les talents culinaires de Barnabé et lui laisse la vaisselle sans regrets, ni remords, ni même le moindre frémissement d'hormones. L'emploi du temps de Clémentine, fringante disciple d'Hippocrate, ignore superbement le bichonnage de Charles-Ambroise, son collègue et néanmoins conjoint, tout comme la sainte indignation de maman et belle-maman qui continuent à se demander – nous aussi d'ailleurs – pourquoi elles se sont sacrifiées, elles... Quant à Dorothée, elle polémique avec passion, tout en omettant, phénomène aussi bienheureux que récent, de faire précéder chacune de ses phrases du Sésame des décennies anciennes: «Dieudonné pense que...»

Féminisme, arrière-garde et ringardise

Féministes, Anne-Marcelline et Bathilde, Clémentine et Dorothée? Que nenni: ne vous méprenez pas à leurs actes. Anne-Marcelline aime trop les hommes, les féministes pas, c'est bien connu! Elles trouvent naturel qu'ils pleurent, qu'ils aiment leurs enfants et qu'ils ne tiennent pas absolument à être major à l'armée... y a-t-il une autre définition de la castration? Bathilde ne voudrait pas mener un combat d'arrière-garde: elle déploie toute sa

conviction pour démontrer les avantages de la contraception aux femmes africaines, s'insurger devant les mauvais traitements qu'elles subissent et les pratiques d'excision, mais quel est le rapport avec le féminisme? Clémentine craint pour sa féminité: elle subodore que le féminisme, comme son nom l'indique, ne soit qu'un dérivé de la testostérone, et serait encline à expliquer le succès – et la carrure – des anciennes sportives de l'Est par leur formation idéologique (ne jetons pas la pierre à Clémentine: dans sa version des années soixante, soit quelques siècles après l'âge de la pierre taillée, le très sérieux dictionnaire médical *Quillet*, entre la promotion des mérites de la pénicilline et ceux de la vaccination, promettait aux femmes stérilisation indolore et définitive ainsi que la réduction de moitié de leur tour de poitrine pour peu qu'elles s'essaient à étudier... avis aux amatrices: ça ne marche pas, nous avons testé pour vous!).

A bien y songer, ce paradoxe est moins isolé que l'on pourrait le croire: à l'heure où l'on n'est plus socialiste, mais acharné-e dans la défense des droits des locataires et où le rapport entre libéralisme et libertés tend à se réduire à l'étymologie. A l'heure où les plus pragmatiques rejoignent le Parti des automobilistes ou celui de «La Suisse aux Suisses» sans s'embarrasser de plus larges visées et où, au-delà encore, réfléchir sur soi, sur les autres et sur le monde qui nous entoure n'a plus cours qu'en termes d'efficacité, le féminisme n'est pas plus obsolète que n'importe quelle vision du monde, détrônée comme toutes les autres par le lobbying des intérêts ponctuels.

Lieu commun et ordre établi

Mais peut-être, plus encore, peut-on incriminer cette étrange contradiction que le lieu commun, grand protecteur de l'ordre établi (ne prône-t-il pas que le noir est maléfique, l'étranger suspect et que le pauvre ne l'est pas par hasard) érige entre féminin et féministe. Comme si, à réfléchir à qui elles sont et à ce qu'elles valent, les femmes en prenaient du même coup le deuil. Comme si, faute d'espace qui leur serait propre, à revendiquer leur place ailleurs que dans l'image et dans la subordination, elles ne pouvaient atteindre que la caricature... d'hommes bien sûr. La barbe leur pousse et l'ambition les ronge, mal baisées et mères indignes (que l'on ne s'étende pas sur la contradiction entre ces deux derniers termes: le Saint-Esprit compte d'autres exploits à son actif), elles abandonnent d'un même élan humanité et féminité.

C'est donc peut-être au nom d'un féminisme non écrit que l'on rejette celui qui se nomme. Au risque cependant, comme l'autruche, d'aller grossir les rangs – statistiques obligent – des «autres» auxquelles seules les malheurs arrivent, non parce qu'elles sont femmes – qui croit encore à la discrimination? – mais par le hasard des coïncidences... ❁

Du féminisme dissimulé au féminisme assumé

Féministe, moi? Jamais!

Cette exclamation illustre la position actuelle de bien des jeunes femmes: le féminisme est décidément trop ringard, la cause définitivement dépassée.

Qui voudrait être associée à ces femmes hystériques, qui hurlent leur colère et leurs invectives dans les débats?

Comment s'identifier à ces mégères mal fagotées, qui exhibent sans gêne leurs jambes poilues et manifestent en brûlant leur soutien-gorge?

Ces images stéréotypées agissent comme un repoussoir et entretiennent la stigmatisation de l'étiquette «féministe».

En assumant une telle étiquette, ne risque-t-on pas de perdre sa «féminité»?

Beaucoup de jeunes femmes perçoivent l'opposition entre les deux termes comme une évidence.

Le féminisme restera-t-il sans relèvé?

LAURENCE

La conscience féministe n'a toutefois pas totalement disparu. Le sentiment d'injustice est bien présent, les inégalités sont ressenties. Les jeunes s'accordent à reconnaître la répartition inégale du travail, les discriminations salariales, le manque de femmes aux échelons supérieurs des hiérarchies. Ce constat les incite à nuancer leur position – «je ne suis pas féministe, mais...» – ou à chercher à se définir autrement. N'importe quoi, sauf «féministe»! Se déclarer, par exemple, «égalitariste», voilà qui permet d'endosser les mêmes revendications que les aînées, tout en se démarquant d'une image trop connotée.

Avec l'entrée dans la vie professionnelle, les premières expériences de couple et de parentalité, la conscience des inégalités s'aiguise. Pourtant, c'est avec une grande frilosité que les jeunes femmes parviennent à s'approprier le terme «féministe». On bredouille, on bafouille, on se justifie, on reste mal assurée... et l'on redoute plus que tout la confrontation avec des personnes non conscientisées. Pas facile de se dire «féministe», alors que notre entourage partage une vision très péjorative du féminisme. Pas facile d'encaisser les invectives les plus diverses, des différentes variantes de la «mal baisée» à l'inévitable accusation de «jouer les paranos». Pour éviter

les rejets et les portes fermées, bien des femmes optent pour le compromis ou l'auto-censure... au risque d'une certaine schizophrénie: certes, on est convaincue de ses aspirations féministes, mais mieux vaut les dissimuler.

L'évidence du féminisme

Mais en fuyant à tout prix le terme stigmatisé de «féministe», les jeunes femmes ne contribuent-elles pas à la reproduction des inégalités? Car la stigmatisation n'est jamais innocente et dissimule d'autres enjeux. Les femmes agitées? Pas crédibles. Les revendications hystériques? Non légitimes. Les hurlements, les cris? Des bruits futiles, à écarter.

Au début du XXI^e siècle, le féminisme ne serait-il plus que la maladie de quelques éternelles insatisfaites? La persistance des inégalités entre les femmes et les hommes, en Suisse comme ailleurs, nous invite au contraire à réaffirmer qu'il conserve toute sa raison d'être. Il s'agit dès lors de balayer les stigmatisations, de se réapproprier ce terme. Le féminisme est un truisme, une évidence. Les discriminations sexuelles sont tout aussi inacceptables que les discriminations religieuses ou raciales. Transformons la gêne en assurance assumée: «Evidemment que je suis féministe, pas vous?»

Le féminisme n'est rien d'autre qu'un moyen pour les femmes d'être des personnes à part entière, sans être reléguées au second plan, citoyennes de second ordre, deuxième sexe, etc. La crainte de perdre sa «féminité» en devenant féministe devient alors bien futile. ●

Militantisme

A Lausanne ou à Genève, des copines assurent la relève féministe

Différentes associations féministes non mixtes ont vu le jour ces derniers temps à Lausanne et à Genève. Ces collectifs, organisés de manière non hiérarchique, combattent la domination masculine sous toutes ses formes et luttent, chacun à leur manière, contre les attaques quotidiennes du patriarcat. Tour d'horizon militant.

KARINE LEMPEN

Les Casse-Rôles

Nées de la rencontre, en 1998, du Collectif Femmes en grève et des Flingueuses du bitume, les Casse-Rôles mettent en cause la domination masculine sous toutes ses formes, en la rattachant aux autres types de discriminations liées à la classe sociale, aux appartenances « raciale », nationale, « ethnique », religieuse, ou à l'orientation sexuelle. Chaque jeudi, les Casse-Rôles se réunissent dans leur local lausannois de la rue de la Louve pour mettre en commun des informations, préparer des actions, échanger des réflexions, ou organiser des campagnes sur des thèmes particuliers. Elles débattent de sujets tels que le voile islamique, l'extrême droite et les femmes, la revendication d'une diminution drastique du temps de travail, le projet d'un revenu social garanti, le partage égalitaire des tâches domestiques, ou encore, tout récemment, l'avortement. Le groupe met également sur pied des conférences, des débats, des séances d'affichage, des fêtes, ou d'autres manifestations. Les Casse-Rôles se passent de présidente et prennent leurs décisions collectivement. Chaque question sociale étant traversée par le problème des inégalités entre femmes et hommes, plusieurs membres des Casse-Rôles sont également actives dans le domaine du chômage, de l'asile, du logement, ou de la lutte syndicale.

Good Girls Go to Heaven...

Bad Girls Go Everywhere

Créé en 1995 en réaction à des affaires sexistes s'étant déroulées sur le site de l'Université de Lausanne, le groupe Bad Girls Go Everywhere est, à l'instar des Casse-rôles, un collectif généraliste non mixte qui lutte contre toutes les formes de discriminations

envers les femmes et qui fonctionne sans comité. Actives, dans un premier temps, principalement sur le site universitaire, les Bad Girls militent désormais également en dehors de l'Université et accueillent volontiers les non-étudiantes ou ex-étudiantes. Les Bad Girls alternent actions, manifestations, organisation de conférences, et discussions. Elles ont notamment fait un important travail de sensibilisation sur la question du harcèlement sexuel. Leurs dernières discussions « à bâtons rompus » ont par exemple porté sur des thèmes aussi divers que l'éco-féminisme, le lesbianisme et le féminisme, l'avortement, la prostitution, ou la construction de la masculinité. Ces derniers mois, le groupe s'est plus particulièrement intéressé aux questions identitaires posées notamment par le transsexualisme.

Feminista

Révoltées par le totalitarisme des publicités sexistes, et poussées par le souhait de voir naître un collectif genevois regroupant de « jeunes » féministes, une demi-douzaine de femmes ont fondé, en automne 2000, le collectif non mixte Feminista. Ces membres souhaitent sensibiliser l'opinion publique au sexisme véhiculé par la publicité. En effet, selon elles, il ne faut « surtout pas rester impassibles face aux agressions des publicités sexistes ». Ces derniers mois, Feminista a notamment réagi – et obtenu gain de cause – face aux blagues sexistes contenues dans les pétards distribués par la Migros dans les marmites de l'Escalade. Le collectif souhaite organiser dans le futur une exposition de publicités sexistes, ainsi qu'une table ronde sur le sujet. Feminista fonctionne sans comité, il n'élit pas de présidente, ni de bureau. La ligne dirigeante Feminista est constamment rediscutée au sein des réunions.

Infokiosk féministe

Issu de l'envie de créer un espace-femmes de rencontres, de revendications, de discussions, d'échanges et de fêtes (souvent non mixtes), l'Infokiosk féministe a été inauguré en mars dernier. Cet espace de documentation met à disposition des personnes intéressées par les questions de discrimination liées à l'appartenance de genre, des fanzines, des livres, des films, de la musique, des T-shirts, et autre quincaillerie féministe. L'Infokiosk est aussi un lieu de production, à partir duquel sont programmées des soirées, des expositions, des performances, ou des discussions. Afin de laisser la parole à des groupes (féminins et féministes) militant contre des conditions spécifiques de discrimination, l'Infokiosk a par exemple organisé, à la fin du mois de mars, une rencontre avec les associations Femmes kosovares isolées et les Mères bosniaques. Toutes les femmes intéressées par l'Infokiosk peuvent se joindre en participant à l'animation et aux événements, en amenant du matériel, ou encore en passant boire un coup lors des soirées prévues.

Lilith

Créée en décembre 1993, Lilith est avant tout une association d'homosexuelles. Cela ne l'empêche pas de militer également pour la cause féministe. Lilith dénonce notamment la double discrimination que subissent les lesbiennes, en tant que femmes et en tant qu'homosexuelles. L'association a également activement participé l'an dernier à la Marche mondiale des femmes contre la pauvreté et les violences, et a rejoint le comité de soutien aux Bad Girls. Lilith met à disposition un centre de documentation et une bibliothèque bien fournie (750 livres), assure une permanence téléphonique et d'accueil tous les mercredis et vendredis soir, édite un bimestriel: *La Bulletine*, et organise diverses activités. ●



Le 4 mars 2000 à Lausanne: action de rue dénonçant les violences faites aux femmes, organisée par diverses associations féministes dans le cadre de la Marche mondiale des femmes.

A propos de l'Infokiosk féministe et de la non-mixité

« Nous voulons ce lieu parce qu'il est nécessaire de se battre encore contre toutes les attaques du patriarcat qui se manifestent quotidiennement, pas forcément de manière flagrante, dans tous les domaines de nos vies. Nous voulons que ce lieu soit un lieu de résistance contre toutes les formes d'oppression et de domination des femmes, qui sont les cibles privilégiées des violences et des discriminations sociales, économiques, politiques, physiques, sexuelles ou psychologiques. Il n'est entre autres pas toujours agréable pour les femmes de se promener seules le soir, ni acceptable d'être moins salariées que les hommes pour un travail identique, ni de voir en permanence des représentations sexistes de femmes via la publicité, ni réjouissant de connaître le pourcentage de femmes battues, humiliées ou violées. En tant que femmes, nous partageons l'expérience de ces oppressions et, du fait de cette expérience commune, nous pensons nécessaire d'avoir un espace de réflexion et de lutte qui puisse être non mixte et permette ainsi une élaboration autonome de nos pensées et actions. »

Extrait de l'agenda-journal intersticiel de la mouvance anarcho-alternata-squat-antiféministe-précaires, etc. (Lôzane et ailleurs) T'OKUP' n° 15 (mars 2001).

Comment les contacter ?

Casse-Rôles:

Réunions: tous les jeudis à 18 h 30, rue de la Louve 3 (1er étage).

Adresse: CP 275, 1000 Lausanne 17

Courriel: casse-roles@graffiti.net

Bad Girls Go Everywhere:

www.unil.ch/central/data/assoc/da_bgge.html

Site Internet:

<http://home.urbanet.ch/ur/>

Feminista:

Réunion: Tous les premiers et troisièmes dimanches du mois.

Contact: feministacollectif@hotmail.com

Infokiosk féministe:

Adresse: Espace Autogéré, César-Roux 30, 1005 Lausanne

Courriel: infokioskfemmes@gmx.net

Lilith:

Réunions: mercredi 18 h-21 h Bibliothèque, centre de documentation + accueil. Vendredi 19 h 30: accueil

Adresse: rte Aloys-Fauquez 60, 1018 Lausanne

Tél: 021 646 26 18

Courriel: assoc.lilith@bluewin.ch

Naître femme ou le devenir ?

Le féminisme, un paradoxe en marche

Le féminisme est traversé de nombreux questionnements et tiraillements, la question de l'essentialisme n'étant pas le moindre d'entre eux. Car en effet, même si l'on se revendique du courant constructiviste, c'est bien en tant que femmes que nous essayons de faire valoir nos droits...

SYLVIE ROCHAT

Il est difficile d'être féministe sans s'être posé une fois au moins la question suivante: les différences entre les femmes et les hommes sont-elles innées ou acquises, biologiques ou sociales? Le mouvement féministe s'est déchiré en plusieurs courants notamment en raison des oppositions fondamentales qu'a suscitées cette question. Car nous le savons bien, penser que les femmes ont une essence particulière qui les différencie des hommes, ou au contraire que cette prétendue spécificité est une construction sociale, a des conséquences importantes sur les stratégies politiques adoptées.

La plupart des «jeunes» féministes, la rédaction de l'Emilie y compris, revendiquent clairement leur affinité avec le courant constructiviste. Dans cette perspective, les différences entre femmes et hommes sont considérées comme émanant de la socialisation et des représentations sociales, et non pas d'une «nature» fondamentalement différente. La relève féministe se distancie par contre de la perspective essentialiste qui, en postulant un fonctionnement intellectuel, un rapport au savoir, une créativité propres aux femmes, aboutit à une vision des sexes en termes de complémentarité, à une cristallisation de la répartition traditionnelle des rôles, voire à une justification des inégalités actuelles.

Pourtant, n'y a-t-il pas contradiction entre le rejet de l'approche essentialiste et le fait de lutter en tant que femmes? Autrement dit, comment concilier le fait que la catégorie «femmes» est un produit de la société sexiste mais que, comme le disait la philosophe allemande Hannah Arendt, «quand on est attaqué comme une catégorie, il faut bien répondre comme une catégorie»?

«La femme», qu'est-ce que c'est?

Dans le même moment, essayer de déterminer ce qui constitue notre «identité de femmes» est un combat perdu d'avance. En effet, le féminisme, en contribuant à l'émancipation des femmes et donc à la pluralisation des identités, a rendu visibles un certain nombre de clivages. Le mouvement féministe a montré qu'il existe une fragmentation au sein même du groupe des femmes, et que les problèmes des unes ne sont pas forcément les problèmes des autres. On peut notamment penser aux oppositions entre féministes hétérosexuelles et lesbiennes, ou encore à la difficile situation des femmes de couleur, prises en étau entre un féminisme blanc et un mouvement noir machiste.

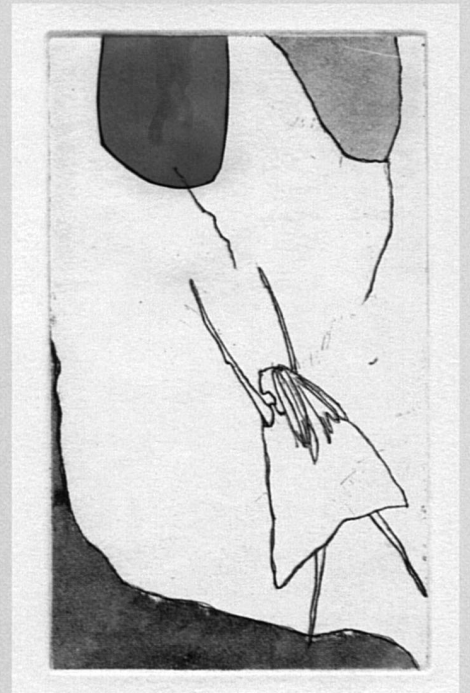
Paradoxalement, cette pluralisation des femmes rend caduque toute politique qui prétendrait représenter «les femmes».

Quelques pistes de réflexion

Cela étant, comment continuer la lutte féministe? Diane Lamoureux¹ ouvre une piste en postulant que «le sujet du féminisme ne saurait être les femmes telles qu'elles existent dans la société hétérosexiste. Il faut qu'il y ait rupture avec la féminité puisqu'elle est construite dans un ordre de discours et dans des institutions sociales qui assignent aux femmes un rôle subalterne.» Il s'agit donc de refuser la vision monolithique du féminin que le patriarcat nous impose et de se fixer pour objectif la «disparition du féminin»: qu'il se brouille complètement et devienne de l'ordre de l'indéfinissable. Cela signifie également qu'il nous faut refuser l'enfermement dans un lieu, un discours ou des institutions. Enfin, il est nécessaire que le féminisme ne reste pas cantonné aux «enjeux féminins», mais qu'il se situe dans tous les enjeux sociétaux.

Trouver un moyen de composer avec ces paradoxes, et surtout trouver un moyen de mettre en œuvre ces pistes de réflexion, est probablement l'un des plus grands défis qui attend la relève féministe. ♦

¹ *Les limites de l'identité sexuelle.*
Editions du Remue-Ménage, 1998.



MYRIAM ALBOUROUSSE